

Faulella & Co 1912

GAUMONT - PALACE

Les Grands Films Artistiques Gaumont



L'HOMME DE PROIE

Dramatique

Quelle/Source: Deutsches Filminstitut - DIF e.V.; Frankfurt (Main)

Quelle/Source: Deutsches Filminstitut - DIF e.V., Frankfurt (Main)

1912 - Feuillade -

GAUMONT-PALACE



Les Grands Films Artistiques Gaumont

—13861—

L'Homme de Proie

Ⓢ Ⓢ Ⓢ **Drame** Ⓢ Ⓢ Ⓢ

© TROUSSIER

Distribution



Madame Aubriot	M ^{me} Renée CARL
La Danseuse	M ^{lle} Suzanne GRANDAIS
Monsieur Kepfer	M. MANSON
L'Ingénieur Delmas	M. NAVARRE
Le chef porion Aubriot	M. KEPPENS

Les Grands Films Artistiques Gaumont



L'HOMME DE PROIE



M. Kepfer, riche propriétaire de mines et gros spéculateur, est sur le point de vendre le charbonnage de Bressac à une Société étrangère. Les négociations marchent à son gré et, tout souriant, il tend à M. Besnard, son secrétaire, la lettre suivante qu'il vient de recevoir.

« D'accord sur le prix. Il ne nous reste plus qu'à vous demander votre jour et votre heure pour la signature de l'acte par lequel vous cédez à la General Mining Co votre charbonnage de Bressac.

L'administrateur-délégué,
J. W. Parker.

Il dicte aussitôt une réponse à la sténographe et celle-ci sort du bureau. Quelques instants plus tard, on apporte un télégramme. Il l'ouvre et, tandis qu'il en prend connaissance,

Besnard, qui l'observe, voit son front se rembrunir et sa figure exprimer une vive préoccupation.

— Une mauvaise nouvelle. M. Kepfer ?

— Pis que cela, mon ami, un désastre. Tenez, lisez plutôt.

Le secrétaire prend la dépêche et se met à lire :

« Infiltrations se produisent sur certains points de la mine. Je redoute la formation d'une poche d'eau dans le voisinage de la veine B. Passé quarante-huit heures, extraction minerais présentera grave danger. Envoyez instructions.

« L'ingénieur, Delmas ».

— Vous comprenez, mon cher Besnard, que cette nouvelle, arrivant au moment où nos négociations sont sur le point d'aboutir, est grosse de conséquences. Que la General Mining Co ait vent de ce qui nous arrive à Bressac, c'est la rupture assurée de nos accords et pour moi c'est la ruine, car j'ai engagé mes capitaux dans de grosses spéculations.

— C'est là, en effet, une question de la dernière gravité. Avez-vous envisagé une solution possible ?

M. Kepfer reste un instant songeur, puis, ayant pris une subite décision :

— Il faut absolument marcher avec les événements, Besnard, et, en raison de l'imminence de la catastrophe que me signale l'ingénieur Delmas, je vais d'abord appeler celui-ci à Paris pour conférer avec lui sur la gravité de la situation à la mine ; ceci fait, activer les formalités de cession, signature de l'acte, enregistrement, avec les représentants de la General Mining.

Il rédige aussitôt ce télégramme et le tend à son secrétaire :

« Ingénieur Delmas, charbonnages Bressac.

« Venez immédiatement à Paris.

« Kepfer ».

— Voulez-vous le faire porter de suite au télégraphe.

A ce moment, on lui présente une lettre à signer. Il la

contemple, indécis, songeur. Après avoir réfléchi un instant, comme s'il lui fallait prendre une grave décision, il relit à mi-voix :

* MM. les Administrateurs
de la General Mining Co.,

* Je vous attendrai demain à 4 heures dans mon bureau pour signer avec vous la cession du charbonnage de Bressac à la General Mining Co.

* Kepfer ».

Il se décide à signer. Puis, craignant de céder aux appels de la voix grave et mystérieuse qui monte du fond de son être et qui déjà lui crie son infamie, il donne l'ordre d'expédier la lettre sans retard.

Seul dans son cabinet, Kepfer fixe des yeux le télégramme déplié qui met sur le bureau sévère comme une note joyeuse et claire et la froide cruauté de son regard demeure indifférente à la menace tragique contenue dans la formule.



Au pays noir.

A l'extrémité d'un village aux toitures basses et uniformes, se dresse une maison de briques à deux étages, blanchie du haut en bas à la chaux. Derrière, s'allonge un jardinet, clos d'une haie vive. C'est là que demeure le chef porion Aubriot. A droite et à gauche, les rues pareilles du coron, perpendiculaires à la voie ferrée et, là-bas, dans un pli de terrain, Bressac, avec ses bâtiments de bois et de briques, le criblage goudronné, le beffroi couvert d'ardoises, la salle des machines et la haute cheminée d'un rouge pâle, tout cela tassé, l'air mauvais.

L'équipe de jour prendra bientôt son service et, avant de se rendre à la fosse, le chef porion s'est mis à table avec sa femme. Soudain, par la fenêtre ouverte, un appel retentit du dehors :

— Bonjour Aubriot, on peut entrer ?

— Mais comment donc, M. Delmas, vous êtes chez vous...

Suivi d'un mineur portant sa valise, l'ingénieur entre dans la salle à manger, petite pièce modeste, mais admirablement propre, luisante et nette.

— Alors, M. Delmas, on part en voyage ?

— Oui, Aubriot. Je prends l'express de Paris, appelé d'urgence par M. Kepfer qui m'a adressé ce télégramme.

Il tend la dépêche au chef porion qui la lit. Puis il ajoute :

— J'ai préparé la note de service que voici :

NOTE DE SERVICE

« Obligé de s'absenter 24 heures, l'ingénieur Delmas confie la direction des travaux au chef porion Aubriot.

« L'ingénieur, Delmas. »

— Cette note sera affichée par vos soins, dans la salle de recette, Aubriot. Demain, à pareille heure, je serai de retour. Vous savez que la situation à la vieille fosse, celle réservée pour l'épuisement, est inquiétante. Les rapports de ce matin m'indiquent que le cuvelage du niveau supérieur est gonflé d'eau, comme une éponge. La pression est énorme ; si les sables voisins ne coulent pas, s'il n'y a pas de tassement, ça pourra encore tenir quelque temps. Sinon, c'est l'avalanche des terres et le déluge des sources. Des filtrations abondantes ont jailli hier soir des joints ; j'ai dit à Meunier de les garnir à nouveau d'étoupes goudronnées. Ouvrez l'œil pendant mon absence, Aubriot. Je ne vous cache pas la gravité de mes préoccupations.

— Comptez sur moi, M. Delmas, vous savez bien que...

— Je sais que vous êtes un brave garçon et cela me suffit. Allons, au revoir. Au revoir, Mme Aubriot.

— Au revoir, M. Delmas.

Le chef porion et sa femme demeurent seuls. Aubriot relit la note de service. Il y a vingt ans qu'il est à Bressac et il a travaillé au fond depuis le premier coup de pioche, mais jamais

encore il n'a senti comme aujourd'hui le poids des responsabilités. Sa temme, ordinairement de bon conseil, se tait, elle aussi, accablée sous le poids du danger, obscurément pressenti, mais qui la laisse résignée.



A Paris, quelques heures plus tard.

Après un coup discret frappé à la porte du cabinet de Kepfer, l'huissier pénètre, annonçant :

- M. Delmas.
- Faites entrer.



-- Vous êtes un misérable, tenez, un misérable...

Le jeune ingénieur s'avance vers le propriétaire des charbonnages de Bressac qui l'attend, les mains tendues.

— Asseyez-vous, mon cher ami, et causons.

Tour à tour enjoué, familier, pressant, autoritaire, Kepfer s'efforce de faire comprendre à l'ingénieur l'importance de la partie qui se joue. Bressac va être vendu ; c'est une grosse, très grosse affaire.

Demain, à quatre heures, nous signons avec les anglais. Il faut, à tout prix, ne pas arrêter l'exploitation en ce moment.

— Cependant, M. Kepfer, il est impossible de poursuivre les travaux au Puits Léon avec la menace de voir se crever la poche de la veine B. C'est l'éboulement et l'inondation de la houillère, M. Kepfer, c'est la catastrophe certaine et la mort de centaines de malheureux. Avez-vous songé à tout cela ?

— Votre pessimisme exagéré, mon cher Delmas, s'il était contagieux, m'obligerait à cesser mes pourparlers et à verser à nos acquéreurs le dédit considérable qui a été stipulé au cours de nos négociations. Celles-ci sont trop avancées pour que nous puissions reculer. D'autre part j'ai décidé de vendre, il faut, vous m'entendez bien, il faut que je vende, et demain les charbonnages de Bressac seront confiés aux administrateurs de la General Mining Co.

— Je vous ferai respectueusement remarquer, Monsieur, que mon télégramme d'hier soir est formel. Il y aura, dans 24 heures, danger absolu à...

— Laissons, je vous prie, ce télégramme que nous sommes les seuls à connaître et, admettez pour un instant qu'il n'ait pas été expédié. Il faut, Delmas, que vous oubliiez même me l'avoir jamais adressé, et, d'autre part, comme je sais reconnaître la valeur de certaines collaborations, vous n'aurez pas, je vous le promets, à regretter votre discrétion en cette affaire. Acceptez donc dès maintenant, mon cher Delmas, cette... prime de dix mille francs, et l'assurance de ma vive gratitude.

Dès la fin de la phrase, l'ingénieur s'est levé, le visage empourpré d'indignation. Il recule d'un pas, met son chapeau et, rejetant avec colère les billets sur la table il dit à Kepfer :

— Et vous avez pu croire, Monsieur, que je me prêterais à une semblable manœuvre, que, pour de l'argent vous pourriez acheter ma conscience comme vous achetez vos concessions minières et vos machines. Je ne suis pas à vendre, Monsieur, et j'entends ne pas me faire le complice d'une pareille infamie !

— Vous avez perdu la raison, Delmas et vous oubliez il me semble...

— Ce que je n'oublierai jamais, M. Kepfer, c'est l'affront que vous venez de me faire subir et la honte que vous avez essayé de m'infliger. Vous êtes un misérable, tenez, un misérable !

L'Ingénieur a scandé les dernières syllabes comme autant de coups de cravache.

— Sortez, Monsieur, allez-vous en !...

Delmas, tremblant de colère, quitte le bureau et, laissant Kepfer livré à ses préoccupations, se dirige rapidement vers le bureau de poste le plus proche.

Il présente à l'employé le télégramme suivant qu'il vient de rédiger :

« Aubriot, Porion Bressac,

« Ayant vainement signalé à M. Kepfer le danger d'inondation de la mine, je supplie Aubriot de s'opposer par tous les moyens à la descente de l'équipe de nuit. La catastrophe, possible aujourd'hui, sera certaine demain. Bien que révoqué de mes fonctions je veux libérer ma conscience.

« Delmas, ingénieur. »

Une heure après, les administrateurs de la General Mining Co: M. J.-W. Parker Esq. et M. Harry Wells Esq. ayant signé et paraphé l'acte de vente du charbonnage de Bressac, prenaient congé de M. Kepfer et lui renouvelaient, entre deux shake-hands, la promesse d'assister le soir même à la grande soirée donnée par celui-ci en leur honneur.



Le chef porion Aubriot et sa femme achèvent leur repas du soir. Tout à l'heure, l'homme va descendre dans la mine.

On frappe. C'est Edouard, un hâveur du voisinage qui vient prendre le chef en passant. Sa femme l'accompagne.

— « J'ai apporté les hardes à mon homme pour les raccommoder, Mme Aubriot, on veillera un brin si vous voulez bien. »

— Volontiers, ma bonne amie, volontiers.

Les mineurs embrassent leurs femmes et s'en vont, comme chaque jour, traversant le coron avec la cohue trainante des ouvriers, en débandade le long de la route.



Les mineurs embrassent leurs femmes et s'en vont.

Après leur départ et tandis que les deux femmes cousent sous le rond clair de la lampe, le facteur vient apporter une dépêche.

Soudain inquiète, la femme du porion se lève, ouvre le télégramme et se met à lire. C'est la dépêche de l'ingénieur Delmas demandant à Aubriot de s'opposer par tous les moyens possibles

à la descente de l'équipe de nuit. La catastrophe guette les mineurs.

Elle a tendu le papier à la femme d'Edouard. Celle-ci partage son angoisse et toutes les deux, affolées par l'imminence du



Soudain inquiète, la femme du porion se lève, ouvre le télégramme et lit.

danger se mettent à courir vers la fosse, avec un grand claquement de sabots.



Dans le grand salon de M. Kepfer se presse une foule brillante d'invités. Le riche spéculateur reçoit en l'honneur des Administrateurs de la General Mining. Une joyeuse animation règne parmi ces favoris de la fortune, et, tandis que des maîtres

d'hôtel font passer des rafraichissements, un des invités, au piano, joue la fameuse « Danse de l'Ours », pas exotique très à la mode. Aux bras d'un jeune snob, Mme Kepfer s'abandonne, saute, vire, volte, se trémousse, exécute la danse la plus échevelée qui se puisse imaginer. On applaudit et chacun de féliciter le couple des danseurs.



Tandis, que Kepfer et ses invités sacrifient à la joie et à la gaité, un drame terrible se déroule, là-bas, dans les entrailles de la terre.



Soudain, sous un coup du pic, un paquet d'eau énorme, un flot jaillit...

Dans un coin de la veine B, où la veille les ingénieurs ont signalé d'inquiétantes infiltrations, un mineur a fixé sa lampe. C'est Edonard, le hâveur. Il travaille, demi-nu, l'échine pliée, les oreilles bourdonnantes et la gorge en feu. Soudain, sous un coup du pic, un paquet d'eau énorme, un flot, jaillit de la digue crevée et ruisselle.

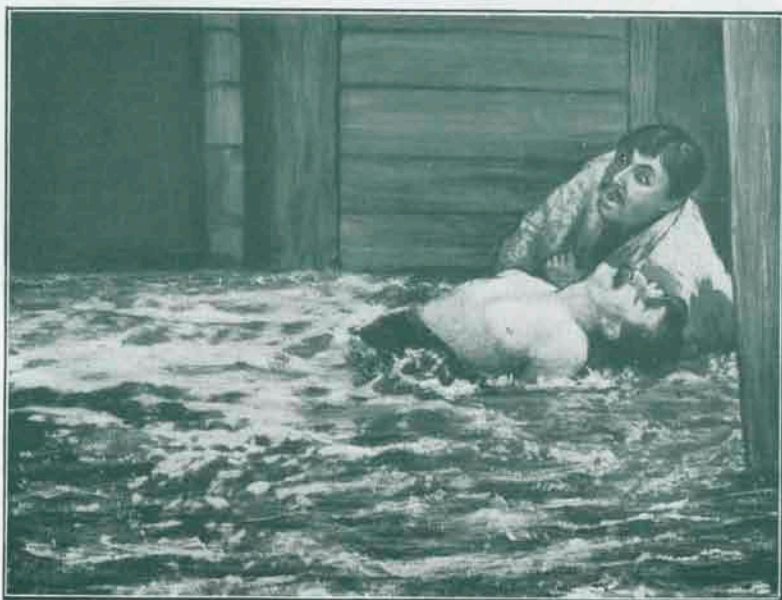
— Le cuvelage a cédé, hurle-t-il, nous allons tous y rester !

Déjà il a de l'eau jusqu'aux genoux. De tous côtés c'est une effroyable bousculade. Des files d'ouvriers arrivent au galop, se ruant à l'assaut des cages. On s'écrase, on se tue pour être remonté tout de suite. C'est un fleuve débordé, dont les eaux s'épanchent en un dégoisement d'écluse.

A ce moment, la femme d'Aubriot et sa compagne arrivent à la grille, brandissant le télégramme de l'ingénieur Delmas !

Il est trop tard !!

La grille du carreau est fermée. Toutes les équipes des chantiers sont déjà descendues depuis une heure.



Un homme pourtant est parvenu jusqu'à lui et s'efforce, en se cramponnant.

Elles appellent, et un homme, sorti de la lampisterie, accourt. Et presque au même instant c'est, du côté de la recette un tumulte de gestes et de cris. Une galopade folle d'ouvriers tenant leur lampe, la pelle ou la rivelaine sous le bras. Il en vient de partout, hâveurs, chargeurs, moulineurs, herscheuses, galibots, pêle-mêle, hurlant, fous de peur, courant à perdre haleine.

Dans la fosse entière, c'est comme une ruée, un branle-bas. Au milieu du vacarme des signaux, les cages montent, s'engouff-

frent, remontent, déversant sur le carreau une foule d'hommes affolés et criant : « La mine est noyée, sauve qui peut ! »

Dans le chantier inondé, en pleine nuit, Edouard lutte contre la mort qui déjà l'étreint.

L'homme crie, appelle au secours, tandis que des éboulements se produisent de tous côtés. Puis soudain un grand silence se fait et, dans la mine gorgée d'eau rien ne bouge plus.

Un homme pourtant est parvenu jusqu'à lui et s'efforce, en se cramponnant à une poutre, de prêter au malheureux l'appui de son bras demeuré libre. C'est le chef porion Aubriot, demeuré le dernier dans le chantier inondé. Ses efforts sont vains. Un moment, il parvient, en s'arcboutant, à soulever l'infortuné, mais, entraînés tous les deux par le courant du torrent, ils roulent enlacés dans les ténèbres, la gorge emplies par le flot.



Pendant que se déroule cette sombre tragédie, à Paris, dans le cadre de luxe et de richesse de Kepfer, des couples dansent, éperdus, sous les regards d'une assistance enthousiaste qui les applaudit avec frénésie. C'est un succès, un très gros succès.

Besnard, le secrétaire de Kepfer, s'approche soudain de lui et lui tend un journal du soir. Il est consterné.

— Voyez donc, M. Kepfer, ce qu'on met en dernière heure.

« DERNIÈRE HEURE. — Un ingénieur des mines vient d'adresser une requête motivée au Ministère des Travaux publics, pour lui exposer le danger que fait courir aux mineurs de Bressac l'existence d'une poche d'eau, récemment découverte et vainement signalée au propriétaire du charbonnage, le richissime M. Kepfer. Une enquête sera ouverte demain. »

— Vous permettez, M. Kepfer ?

L'un des administrateurs de la General Mining s'empare de la feuille malgré l'opposition de l'ancien propriétaire de Bressac. Il la montre à son collègue qui s'inquiète à son tour.

— Nous sommes volés, Smithson, murmure-t-il entre ses dents.



L'un des administrateurs de la General Mining s'empare de la feuille...

C'est un gros scandale à la veille d'un désastre. Il faut aviser. Les Anglais décident Kepfer à partir sur le champ pour Bressac en automobile.



Depuis trois heures, ils roulent à toute allure vers le Nord. Le but est proche. Au bout de la plaine rase, sous la nuit sans étoiles; un gros village: Bressac. Dans l'obscurité les feux de la fosse et du coron piquent des lueurs jaunes, minuscules.

Kepfer est à l'avant, impatient, stimulant le chauffeur. Soudain, la voiture s'arrête dans un fracas de fer. Des cris, des clameurs, des jurons. Une ombre accourt, avec un falot: c'est le garde du passage à niveau. L'auto, dans l'obscurité est venu heurter la barrière fermée et, sous la violence du choc, les voya-

geurs ont roulé les uns sur les autres. Les Anglais et Besnard sautent à terre, appelant Kepfer, et celui-ci ne répond pas.

Guetté à ce détour de la route par la justice immanente, il a été projeté en avant en dehors de la voiture et lancé, la tête la première, contre la barrière où il s'est assommé. Ses compagnons le découvrent, sanglant et blême, dans la poussière.

— De l'autre côté du remblai, là, près de la voie de chargement de la mine, il y a une maison, c'est l'une des dernières du coron, un chef porion y habite. Vous pourriez y transporter votre compagnon et chercher du secours, conseille le garde-barrière.

Aidés du chauffeur, Besnard et les deux Anglais soulèvent le corps inanimé et se mettent en route, lentement.

Le secrétaire de Kepfer qui a précédé le cortège arrive devant la maison. Une fenêtre du rez-de-chaussée est ouverte. Il frappe, point de réponse. Il pousse la porte. Dans la salle à manger où il pénètre, il n'y a personne. Dans la pièce voisine, déserte également, il aperçoit deux lits, inoccupés. Le blessé est déposé sur l'un d'eux, tandis que Besnard et l'un des Anglais se mettent en quête de secours.

Kepfer est dans le coma. Ses vêtements sont déchirés et souillés de poussière et de sang.

Un remuement de galoches se fait entendre dans la pièce à côté. La femme d'Aubriot, Mme Louise, comme l'appellent les femmes du coron, rentre, accompagnée de trois de ces dernières.

Elle est pâle et défaite, de grosses larmes coulent lentement le long de ses joues. Les voisines s'efforcent de la consoler. Elle revient de la mine où nul n'a pu la renseigner sur le sort du chef porion. Au Puits Léon ils sont descendus plus de 500; depuis l'annonce de la catastrophe il n'est pas rentré cent lampes à la lampisterie. Il y a donc près de 400 malheureux descendus sur le sort desquels on n'est pas encore fixé.

La régie de la mine est accourue avec des ingénieurs, des médecins, les gendarmes. On a organisé un service d'ordre. Une bande d'hommes et de femmes occupent le carreau. Comme poursuivis par l'eau qui a envahi la mine, d'autres dévalent en courant secoués de cris et de sanglots.

Chez Aubriot, les voisins unissent leurs lamentations à celles de Mme Louise. Soudain, la porte s'ouvre. Harry Wills paraît.

— Un accident terrible, mes braves femmes, nous a forcés, mes amis et moi, à pénétrer chez vous en votre absence. Il y a là un homme gravement blessé, mourant peut-être. Dites-nous je vous prie, chez qui nous trouvons ?

C'est Mme Louise qui répond.

— Vous êtes ici chez vous, Monsieur, que votre blessé repose en paix, cette maison est celle du chef porion Aubriot. Mon mari, victime de la terrible catastrophe, est actuellement sous terre, noyé peut-être au fond d'une galerie.

Un sanglot lui coupe la parole cependant que l'Anglais, très ému, s'excuse.

— Pardonnez-moi, Madame, d'ajouter à votre douleur, mais notre ami est là, en danger de mort, lui aussi, il faut à tout prix que je cherche un médecin. Vos compagnes voudront bien veiller ce blessé, je vous le confie un instant, c'est M. Kepfer.

Il sort.

Comme des furies, les femmes se précipitent du côté de la chambre où repose celui qu'elles considèrent comme l'auteur de tous les deuils et de toutes les misères qui viennent de s'abattre sur Bressac.

La femme du chef porion leur barre la route.

— Cet homme est chez moi, sous mon toit, il m'appartient.

Elle entre, sans bruit, et s'approche lentement du lit où le blessé repose, délirant sous l'influence de la fièvre qui le dévore.

Elle contemple Kepfer. Agrandie, déformée, la silhouette du blessé se profile tragiquement. A la lueur indécise de la bougie, elle apparaît sur le mur nu de la pièce comme l'ombre immobile d'un énorme vautour. A la vue de l'homme de proie dont la rapacité a accumulé au pays noir tant de détresses et de ruines, un sursaut de colère farouche secoue la malheureuse. Insensiblement, une brutalité s'éveille en elle. D'un regard terrible, elle enveloppe Kepfer. Va-t-elle se ruer sur lui, le serrer à la gorge, achever cette misérable loque ?

A ce moment, son regard tombe sur le lit voisin où l'oreiller met une tache livide. Elle ferme les yeux, l'image d'Aubriot, de son Paul bien-aimé, lui apparaît. Son visage est pâle, exsangue,

ses yeux éteints, caves, les lèvres décolorées et muettes à jamais. Une détente se produit en elle. Elle se laisse tomber à genoux et balbutie une prière pour le mari disparu qu'elle ne reverra peut-être plus. Devant l'immensité de sa douleur, sa haine a disparu, s'est évanouie, comme un rêve mauvais.

Et voici qu'une main tire son fichu, doucement ; c'est le blessé qui s'éveille et supplie qu'on lui donne à boire.

Charitablement, elle soulève la tête du misérable et lui verse quelques gorgées d'eau.



Elle vient de reconnaître les traits de son mari!

Dans la pièce voisine, un groupe nombreux vient d'entrer, se pressant à la suite d'un brancard porté par deux mineurs. Mme Louise s'approche, soulève le drap, sous lequel s'accuse une forme rigide, et s'écroule, avec un grand cri, entre les bras des femmes qui l'entourent.

Elle vient de reconnaître les traits de son mari. Parmi de nombreux cadavres, celui d'Aubriot a été remonté l'un des premiers.

— On l'a couché sur le lit inoccupé et, dans la chambre obscure, personne n'a vu le corps de Kepfer, toujours dans le coma. Les hommes, après un salut, les femmes, après un signe de la croix, se sont retirés.

La veuve demeure seule,

Brève accalmie. Bientôt, la salle à manger est envahie à nouveau d'une foule de mineurs et de femmes. Ils ont su la présence de Kepfer dans la maison du chef porion. On leur a dit qu'il n'est que blessé. Ils accourent, déchaînés, furieux, vociférant.

Mme Louise, stupide, assiste à cet envahissement violent.



Ouvrez-nous, tonnerre ! et livrez-nous la bête de proie !

Kepfer est revenu à lui. Tout à coup, il se dresse sur son séant. Il essaie de marcher et, en titubant, il s'approche de la porte. A travers la cloison, il perçoit des clameurs, des imprécations. Des voix rudes prononcent son nom avec un tel accent de

haine qu'il en éprouve dans la poitrine comme une insupportable sensation d'arrachement.

Ce sont les mineurs rescapés de la grande noyade qui accourent à la curée en hurlant.

— Ouvrez-nous, tonnerre ! et livrez-nous la bête de proie, qu'on l'achève, qu'on la jette au puits ! A mort Kepfer ! A mort l'affameur ! Enlevons-le, camarades.

C'est dans la pièce voisine, comme le trépignement d'un troupeau. Des voix aigres de femmes dominent le tumulte. Elles injurient Mme Louise.

— Vendue ! Crapule ! Ils t'ont pris ton homme et tu les défends ! Enfoncez la porte ! Où est-il le bandit ? Tuons-le !

— Vous ne passerez pas. L'homme que vous réclamez est en danger de mort. Je l'ai recueilli, vous n'avez pas le droit...

Les derniers mots de la femme du porion se perdent dans des huées. On la menace du poing. Les cris des autres femmes qui lui soufflent leur haleine chaude à la face l'assourdissent. Mais elle tient bon, la tête haute, et le courage enflé tellement sa voix qu'on l'entend distinctement, par dessus le tumulte.

— Vous n'entrerez pas ! Paix aux morts !

Kepfer, blême, à la lueur vacillante de la bougie, promène autour de lui des regards de bête traquée. Il comprend qu'un drame horrible se joue à côté de lui. Seule la femme d'une de ses victimes tient tête à la meute assoiffée de vengeance. Qu'elle faiblisse et il est perdu.

Il s'approche de l'autre lit, surpris de le voir occupé par une forme dont il ne voit pas le visage, dissimulé sous le drap. Un bras, une main pendent inertes le long du bois de lit. Craintivement, en tremblant, il approche sa main de celle du dormeur. Celle-ci est froide et il semble à Kepfer qu'il vient de toucher une main de marbre. Fou de terreur, il soulève le drap et le visage d'Aubriot lui apparaît. Le chef porion semble dormir et la mort a mis sur le masque une ombre de majestueuse beauté.

Kepfer recule, bat l'air de ses bras et s'écroule sur le sol. La peur vient de l'achever.

Au même instant, les mineurs, qui viennent d'arracher à Mme Louise la clef que celle-ci s'obstinait à leur refuser se ruent dans la chambre ; mais ils s'arrêtent sur le seuil. A leurs pieds, ils



A leurs pieds, ils viennent d'apercevoir le corps de Kepfer.

viennent d'apercevoir le corps de Kepfer, mort de peur. Le front bas, les épaules courbées, ils se découvrent et toutes ces créatures muettes, noires, les dents serrées de colère, le cœur gonflé de haine, contemplent en silence la dépouille agrandie de l'homme de proie.





Chaque Semaine

LE

GAUMONT

PALACE

présente un

GRAND FILM ARTISTIQUE

GAUMONT







Imprimerie
Établissements
GAUMONT
Paris